

« Le théâtre de Tadeusz Kantor »

Pierre Lavoie

Numéro 46, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27735ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P. (1988). « Le théâtre de Tadeusz Kantor ». *Jeu*, (46), 58–60.



«le théâtre de tadeusz kantor»

En mai 1986, à l'occasion de la deuxième édition du Festival international de mime Montréal, la Cinémathèque québécoise projetait le film de Denis Bablet : *le Théâtre de Tadeusz Kantor*. Présenté deux fois seulement, ce document artistique inestimable n'aura été vu que par quelques aficionados intéressés d'abord et avant tout par le théâtre de Kantor, toujours inconnu sur la scène québécoise. Si l'importance et la renommée de Kantor, peintre, scénographe et homme de théâtre polonais, ne sont plus à démontrer, par contre, il m'importe aujourd'hui, à l'occasion de ce dossier consacré aux rapports entre le film et le théâtre, de souligner la qualité exceptionnelle d'un film qui permet à l'oeuvre d'un artiste de génie de pouvoir être mieux connue et appréciée.

Réalisé en 1985 sous les auspices du Centre national de la recherche scientifique¹, ce film couleur d'une durée de 147 minutes, disponible également en transfert-vidéo (mais en standard européen seulement), constitue l'aboutissement d'une longue recherche sur la «difficulté de filmer le théâtre». Est-il besoin de préciser que cette vision de Bablet sur le travail d'un artiste qu'il suit depuis plusieurs années² est amplement couronnée de succès, malgré les embûches inhérentes à une telle entreprise?

Créateur d'«emballages» et de happenings, fondateur du Théâtre Cricot 2 en 1955, Kantor professe «un nécessaire radicalisme artistique» qui repose sur le refus d'un statut officiel, le rejet de toute logique et de toute psychologie, et sur la volonté de réaliser un théâtre de foire, un théâtre-cirque, un théâtre de l'émotion. Comment rendre compte d'un cheminement aussi «surprenant», d'une aventure à la fois mal connue (de par son insertion dans le temps) et trop connue (presque mythique), comment garder toute la force, l'impact d'une démarche qui, pour témoigner du dérisoire et de l'absurde de l'existence, de ce «théâtre de la mort», emprunte les visages de figures et d'objets familiers?

Comment, sinon en donnant la parole à Kantor lui-même, ce que Denis Bablet fait avec

1. Pour mieux connaître le rôle de Denis Bablet au sein du C.N.R.S., lire l'entretien réalisé par Lorraine Camerlain et Pierre Lavoie, «Mettre en images le théâtre, pour la recherche. Une autre perspective», dans *Jeu* 37, 1985.4, p. 130-141, ainsi que le compte rendu de Serge Ouaknine d'un autre film de Denis Bablet, «Josef Svoboda scénographe» et la difficulté de filmer le théâtre», dans *Jeu* 37, 1985.4, p. 123-129.

2. *Le Théâtre de la mort*, textes de Tadeusz Kantor, réunis et présentés par Denis Bablet, nouvelle édition revue et mise à jour, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, [1977] 1985, 290 p., ill. [Voir le compte rendu de Catherine Mavrikakis dans *Jeu* 38, 1986.1, p. 258-260.] *T. Kantor*, textes de Tadeusz Kantor, études de Denis Bablet et de Brunella Eruli, réunis et présentés par Denis Bablet, Paris, Éditions du C.N.R.S., coll. «les Voies de la création théâtrale», n°XI 1983, 287 p., ill. [Voir le compte rendu de Malgorzata Kumor-Wysocka et Leszek Wysocki dans *Jeu* 32, 1984.3, p. 163-165.]

beaucoup de sobriété et de simplicité. Narrateur et interviewer, constamment dans l'ombre (on ne le voit jamais), il donne à Kantor toute la place qui lui revient, réussit, par une complicité et une chaleur qui percent l'écran, à créer un climat de confiance tel qu'il nous permet d'assister au spectacle peu familier d'un homme qui n'hésite aucunement à se livrer ni à mettre en lumière ses propres contradictions. Les six périodes qui découpent ses propos, en plus de nous révéler un personnage fascinant et envoûtant, nous permettent de voir, en arrière-fond ou parfois en premier plan, peintures, dessins, tableaux de ce dernier. Après avoir illustré avec beaucoup de clarté le travail de Kantor sur les objets et les costumes qui avait donné lieu à d'étonnants «emballages» ou happenings (cette «tentative pour prendre l'objet en flagrant délit»), le film présente, selon un déroulement respectant la chronologie de l'oeuvre, les différentes étapes de la vie artistique de Kantor. Par l'utilisation d'enregistrements différents du même spectacle, par la variation des angles de vision, les principales réalisations de Kantor, même élaguées ou ramenées à quelques plans, tirent tout leur sens d'un montage soutenu par un commentaire précis, ni réducteur ni hermétique.

Trois spectacles sont ici largement commentés, soit *la Classe morte*, cette ronde de la vie, de la mort et des souvenirs, créée à Cracovie en 1975 et jouée 1 500 fois à travers le monde, *Où sont les neiges d'antan?*, cricotage 1978, et *Wielopole-Wielopole*, créé à Florence en 1979. Deux scènes, malgré la distance créée par l'écran et la formule du documentaire, hanteront pour toujours ma mémoire : celle de la machine d'accouchement dans *la Classe morte* et la scène du viol de la mariée dans *Wielopole*, insupportables. Quelques images d'une répétition de la revue *Qu'ils crèvent les artistes*³, créée en 1985, complètent ce tableau.

Ce film, malgré sa longueur et son parti pris documentaire, est une réussite indéniable. Il démontre à l'envi que la connaissance profonde d'une oeuvre, appuyée par un véritable travail de création — que je qualifierais volontiers de poétique —, peut se révéler source d'enrichissement et de divertissement, en plus de tirer du silence et de l'oubli éventuels des oeuvres remarquables. Je rends hommage à Denis Bablet et à toute son équipe pour la beauté et la qualité de ce film et je souhaite vivement qu'ils poursuivent leurs recherches en ce sens afin d'éviter, justement, que crèvent les artistes.

pierre lavoie

3. Dans ce cas-ci, des sous-titres auraient été appréciés. Par contre, dans les spectacles de Kantor, toujours présentés en polonais, la non-connaissance de cette langue ne gêne en rien la compréhension du propos. La force des images, la musique et le commentaire suffisent amplement pour saisir l'émotion qui sous-tend toute l'oeuvre de Kantor.